# Les pêcheurs

CHIGOZIE OBIOMA

# Les pêcheurs

*traduit de l'anglais (Nigeria)*
*par Serge Chauvin*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage a paru
chez Pushkin Press/One en 2015,
sous le titre : *The Fishermen.*

ISBN 978.2.8236.0537.2

© Chigozie Obioma, 2015.
© Jon Gray pour les illustrations, 2015.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2016.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour mes frères (et sœurs),*
*le « bataillon »,*
*cet hommage.*

Les pas d'un seul homme ne créent pas une ruée.
Proverbe igbo

Le fou est entré dans notre maison avec violence
Profanant nos sanctuaires
S'arrogeant l'unique vérité de l'univers
Faisant plier nos grands prêtres sous le fer
Ah ! oui, les enfants
Qui ont foulé les tombes de nos Ancêtres
Seront frappés de folie.
Il leur poussera les crocs du lézard
Ils s'entre-dévoreront sous nos yeux
Et par décret ancien
Il est défendu de les retenir !
Mazisi Kunene

# 1

# Pêcheurs

Nous étions des pêcheurs :

Mes frères et moi sommes devenus pêcheurs en janvier 1996, lorsque mon père eut quitté Akure, la ville de l'ouest du Nigeria où, depuis toujours, nous avions vécu ensemble. Son employeur, la Banque centrale du Nigeria, l'avait muté à l'agence de Yola – une ville du Nord à plus de mille kilomètres à dos de chameau – la première semaine du mois de novembre précédent. Je revois le soir où mon père rentra avec son avis de mutation ; c'était un vendredi. Ce vendredi soir et toute la journée du samedi, père et mère conférèrent à voix basse comme des grands prêtres devant l'autel. Le dimanche matin, quand ma mère reparut, elle n'était plus la même. Elle avait désormais la démarche d'une souris mouillée et détournait la tête en s'affairant dans la maison. Ce jour-là, au lieu d'aller prier à l'office, elle resta à la maison pour laver et repasser une pile de vêtements de mon père, arborant sur ses traits un voile lugubre et opaque. Ni elle ni lui n'adressa un mot à mes frères ou à moi, et nous n'osions pas demander. Mes frères – Ikenna, Boja, Obembe – et moi avions peu à peu compris que lorsque les deux ventricules du foyer – notre père et notre mère – gardaient le silence comme les ventricules du cœur retiennent le sang, nous risquions, à la moindre piqûre, d'inonder la maison. Alors, dans ces moments-là, nous évitions le salon et la télévision trônant dans son meuble aux huit colonnes d'étagères. Nous

restions dans nos chambres, à étudier ou à faire semblant, inquiets mais sans poser de questions. De là, nous dressions nos antennes pour saisir ce que nous pouvions de la situation.

Au crépuscule du dimanche, des miettes d'informations se mirent à tomber du monologue de ma mère comme des brins de duvet échappés d'un oiseau au plumage opulent : « Qu'est-ce que c'est que ce travail qui exile un homme et l'empêche d'élever ses jeunes fils ? Même si j'avais sept mains, comment je pourrais m'occuper de ces enfants toute seule ? »

Si ces questions fiévreuses ne s'adressaient à personne en particulier, elles étaient assurément destinées aux oreilles de mon père. Il était installé à l'écart dans un fauteuil du salon, le visage masqué par son journal favori, le *Guardian*, écoutant et lisant à moitié. Il avait beau entendre tout ce qu'elle disait, mon père faisait toujours la sourde oreille aux paroles qui ne lui étaient pas directement adressées, qu'il désignait souvent comme des « mots de lâche ». Il continuait à lire, s'interrompant parfois pour condamner ou saluer une nouvelle du journal : « S'il y a une justice en ce monde, Abacha devrait bientôt laisser veuve sa sorcière de femme. » « Ah, quel dieu, ce Fela ! Bonté divine ! » « Reuben Abati, il faut le limoger ! » – n'importe quoi pour donner l'impression que les jérémiades de ma mère étaient vaines, des geignements auxquels personne ne prêtait attention.

Ce soir-là avant le coucher, Ikenna, qui allait avoir quinze ans et sur qui nous comptions généralement pour décrypter le monde, avait émis l'hypothèse d'une mutation de notre père. Boja, d'un an son cadet, qui se serait cru manquer de sagesse s'il n'offrait pas une analyse de la situation, avait dit que notre père partait sûrement à l'étranger, vers quelque « monde occidental », comme nous l'avions toujours redouté. Obembe, qui, à onze ans, était de deux ans mon aîné, n'avait pas d'avis sur la question. Moi non plus. Mais nous n'eûmes pas à attendre bien longtemps.

La réponse vint le lendemain matin, lorsque mon père apparut

soudain dans la chambre que je partageais avec Obembe. Il portait un tee-shirt marron. Il posa ses lunettes sur le bureau : un geste qui sollicitait notre attention. « À dater d'aujourd'hui, je vais vivre à Yola, et je ne veux pas, mes fils, que vous causiez du souci à votre mère. » À ces mots, son visage se tordit, comme chaque fois qu'il voulait lâcher sur nos âmes les chiens de la peur. Il parlait lentement, d'une voix plus grave et plus forte, clouant chaque mot jusqu'à la garde dans les poutres de notre esprit. Ainsi, si malgré tout nous désobéissions, il pourrait raviver en nous l'instant exact où il nous avait donné ses instructions détaillées et exhaustives d'une simple phrase : « Je t'avais prévenu. »

« Je l'appellerai régulièrement, et si j'apprends qu'il s'est passé le moindre incident » – il dressa un index solennel pour étayer son propos – « ou que vous avez fait la moindre bêtise, vous en recevrez le Tribut. »

Il avait prononcé le mot « Tribut » – par lequel il appuyait toute mise en garde et soulignait le juste châtiment de tout méfait – avec tant de vigueur que les veines saillirent sur ses deux tempes. Ce mot ainsi proféré concluait souvent le message. Il sortit de la poche de poitrine de sa veste deux billets de vingt nairas et les posa négligemment sur notre bureau.

« Pour vous deux », dit-il, et il quitta la pièce.

Nous étions encore au lit, Obembe et moi, à tenter d'y comprendre quelque chose, quand nous entendîmes notre mère lui parler devant la maison, d'une voix si forte qu'on l'aurait cru déjà très loin.

« Eme, n'oublie pas que tu as des fils ici, qui sont en train de grandir. Je te le rappelle, oh ! »

Elle parlait encore au moment où notre père fit démarrer sa Peugeot 504. Au bruit du moteur, je me précipitai avec Obembe hors de la chambre, mais notre père franchissait déjà le portail. Il était parti.

Chaque fois que je repense à notre histoire, à ce matin qui marquerait notre dernier instant de vie commune, en famille comme nous l'avions

toujours été, je me surprends encore – malgré les deux décennies écoulées – à rêver qu'il soit resté, qu'il n'ait jamais reçu sa lettre de mutation. Avant cette lettre, tout était en ordre : notre père partait travailler chaque matin, et notre mère, qui tenait un étal de fruits et légumes au marché, s'occupait de moi et de mes cinq frères et sœur, qui allions à l'école comme presque tous les enfants d'Akure. Toute chose suivait son cours naturel. Nous ne prêtions guère attention aux événements passés. À cette époque, le temps ne signifiait rien. Les jours venaient, avec leurs nuages de saison sèche qui planaient dans le ciel empli de bolées de poussière, le soleil qui durait jusqu'à l'orée de la nuit. Et on aurait dit qu'une main dessinait dans le ciel des images brumeuses à la saison des pluies, qui, sans arrêt, pendant six mois, tombaient en déluge palpitant d'orages spasmodiques. Puisque les choses suivaient ce modèle immuable, aucun jour n'était digne d'être gardé en mémoire. Tout ce qui comptait, c'était le présent, et l'avenir prévisible, dont les bribes nous parvenaient tel un train à vapeur sur les rails de l'espoir, le cœur noir de charbon, poussant des barrissements. Parfois, ces visions nous apparaissaient en rêve, ou lors de divagations diurnes qui chuchotaient dans nos têtes – *Je serai pilote d'avion, président du Nigeria, millionnaire, j'aurai des hélicoptères* – car l'avenir était ce que nous en faisions. C'était une toile blanche sur laquelle tout était imaginable. Mais le départ de notre père pour Yola changeait toute l'équation : le temps, les saisons, le passé se mirent à compter, et nous à y aspirer, à en rêver avidement, bien plus que du présent et du futur.

À partir de ce matin-là, il vécut à Yola. Le téléphone vert posé sur son guéridon, qui, jusqu'alors, servait surtout à recevoir les appels de M. Bayo, l'ami d'enfance de notre père installé au Canada, devint notre seul moyen de rester en contact avec lui. Notre mère attendait fébrilement ses coups de fil et en notait les dates sur le calendrier de sa chambre. Chaque fois qu'il manquait un rendez-vous, et qu'elle était à bout de patience à force d'avoir attendu, souvent jusqu'après

minuit, elle dénouait la pointe de son châle, extirpait du repli le bout de papier froissé sur lequel elle avait griffonné son numéro, et le composait inlassablement jusqu'à ce qu'il réponde. Si nous étions éveillés, nous nous massions autour d'elle pour entendre la voix de notre père, en la suppliant de faire pression sur lui pour qu'il nous emmène dans cette cité nouvelle. Mais il s'obstinait à refuser. Yola, insistait-il, était une ville instable, au passé marqué par de nombreux massacres visant particulièrement notre ethnie, les Igbos. Nous continuâmes à le harceler jusqu'à ce qu'éclatent les sanglantes émeutes religieuses de mars 1996. Lorsque, enfin, nous eûmes notre père au bout du fil, il relata – sur fond sonore de tirs sporadiques – comment il avait échappé de justesse à la mort quand les émeutiers avaient attaqué son quartier, et comment toute une famille avait été sauvagement assassinée dans la maison d'en face. « Des petits enfants tués comme des volailles ! » avait-il dit, en appuyant d'un tel poids l'expression « petits enfants » que nulle personne sensée n'aurait jamais plus osé émettre l'idée de le rejoindre. C'en était fini de ce projet.

Notre père instaura un rituel : il venait nous rendre visite un week-end sur deux, dans sa 504 berline, couvert de poussière, épuisé par les quinze heures de route. Nous attendions impatiemment ces samedis où son klaxon résonnait au portail, et nous nous précipitions pour l'ouvrir, tous impatients de voir quelle friandise, quel cadeau il nous apportait cette fois. Et puis, peu à peu, une fois accoutumés à le revoir tous les quinze jours ou presque, les choses changèrent pour nous. Sa stature de colosse, qui imposait le calme et les convenances, se rabougrit lentement jusqu'à la taille d'un petit pois. Le cadre qu'il avait fixé – dignité, obéissance, étude, sieste obligatoire – et qui, depuis si longtemps, structurait notre quotidien se mit bientôt à perdre de son emprise. Un voile se déployait sur ses yeux ubiquitaires, que nous avions crus capables de percer la moindre de nos transgressions secrètes. Au commencement du troisième mois, le bras tout-puissant qui souvent brandissait le fouet, l'instrument de

la mise en garde, cassa net comme une branche épuisée. Ce fut le signal de l'évasion.

Nous remisâmes nos livres et entreprîmes d'explorer le monde enchanté au-delà du nôtre et de ses limites familières. Nous nous aventurâmes jusqu'au terrain municipal où la plupart des garçons du quartier jouaient au foot tous les après-midi. Mais ces garçons étaient une meute de loups ; ils ne nous firent pas bon accueil. Nous avions beau n'en connaître aucun, hormis Kayode, qui habitait à quelques rues de chez nous, eux nous connaissaient, jusqu'à savoir le nom de nos parents, et ils ne cessaient de nous provoquer railleusement, de nous flageller chaque jour du fouet de leurs moqueries. Malgré les dribbles étourdissants d'Ikenna, les prouesses de gardien de but d'Obembe, ils nous traitaient d'« amateurs ». Leur grande blague, c'était de répéter que notre père, « M. Agwu », était un privilégié qui travaillait à la Banque centrale du Nigeria, et que nous étions des gosses de riches. Ils avaient affublé notre père d'un curieux sobriquet : Baba Onile, du nom du héros d'un feuilleton yoruba très populaire, qui avait six femmes et vingt et un enfants. Ce surnom visait à ridiculiser son désir d'avoir beaucoup d'enfants, devenu légendaire dans le quartier. C'était aussi le nom yoruba de la mante religieuse, insecte vert, hideux et squelettique. Nous ne pouvions tolérer ces insultes. Ikenna, conscient que notre infériorité numérique nous vouait à perdre toute bagarre, les implorait constamment, en bon petit chrétien, d'éviter d'insulter nos parents qui ne leur avaient fait aucun mal. Mais ils persistèrent, jusqu'au soir où Ikenna, fou de rage d'entendre répéter ce surnom, donna un coup de boule à l'un des garçons. En un éclair, celui-ci lui balança un coup de pied dans l'estomac et fondit sur lui. Durant quelques instants, leurs semelles dessinèrent une spirale imparfaite sur le sable du terrain au gré de leur valse. Mais, au bout du compte, le garçon plaqua Ikenna au sol et lui déversa une poignée de terre sur le visage. Les autres gamins l'acclamèrent en le relevant, et leurs voix s'unirent en refrain victorieux mêlé de huées et de *bouh !* Ce soir-là,

nous rentrâmes vaincus, accablés. Plus jamais nous ne retournerions sur le terrain.

Après cette bagarre, le monde extérieur ne nous tentait plus. Je suggérai une supplique collective auprès de notre mère : qu'elle persuade notre père de nous redonner accès à la console de jeux (et donc à *Mortal Kombat*), qu'il avait confisquée et cachée l'année précédente lorsque Boja – éternel premier de la classe – était rentré avec un *24e* rageusement inscrit à l'encre rouge sur son bulletin scolaire, accompagné de la mention *Risque de récidive*. Ikenna n'avait pas fait mieux : il était seizième sur quarante, et son bulletin était agrémenté d'une lettre adressée personnellement à notre père par sa professeure principale, Mme Bukky. Notre père lut la lettre à haute voix, dans une telle fureur que le seul mot audible pour moi fut « Miséricorde ! Miséricorde ! » répété comme un mantra. Il allait confisquer les jeux vidéo, nous priver à jamais de ces moments qui, souvent, nous faisaient tournoyer d'excitation, ululer et hurler lorsque l'invisible commentateur ordonnait : « Achève-le », et que le personnage vainqueur infligeait au vaincu une sévère raclée, soit en le projetant d'un coup de pied jusqu'aux cieux, soit en le hachant menu dans un geyser grotesque d'os et de sang. Souvent, l'écran se mettait à bourdonner, tandis que clignotait « Coup mortel » en lettres de feu. Un jour, Obembe, en pleine défécation, s'était rué hors des toilettes rien que pour reprendre en chœur « C'était mortel ! » en imitant à tue-tête l'accent américain de la voix off. Plus tard, notre mère le punirait en découvrant qu'à son insu il avait lâché des excréments sur le tapis.

Frustrés, nous essayâmes, une fois de plus, de trouver une activité physique pour meubler les heures d'après l'école, à présent que nous étions libérés des règles strictes de notre père. Nous avons donc rassemblé des amis du quartier pour jouer au foot dans la clairière derrière notre lotissement. Parmi eux, Kayode, le seul garçon que nous connaissions de la meute de loups contre laquelle nous avions joué sur le terrain municipal. Il avait un visage androgyne et un doux sourire

perpétuel. Notre voisin Igbafe et son cousin Tobi, un garçon à moitié sourd qui vous martyrisait les cordes vocales pour demander ensuite *Jọ, kini o nsọ?* – Pardon, qu'est-ce que tu as dit ? –, se joignirent également à nous. Tobi avait de grandes oreilles qui semblaient détachées de son corps. Il ne paraissait guère se vexer – peut-être faute de nous entendre, car souvent nous nous contentions de chuchoter – d'être surnommé *Eleti Ehoro,* Oreilles de Lièvre. Nous parcourions le terrain en tous sens, vêtus de maillots bas de gamme et de tee-shirts sur lesquels nous avions écrit en majuscules nos pseudos de footballeurs. Nous étions déchaînés, et souvent nous envoyions le ballon vers les maisons voisines, ce qui nous forçait à des expéditions perdues d'avance pour le récupérer. Bien des fois, nous atteignions le jardin juste à temps pour voir le voisin, indifférent à nos supplications, crever le ballon parce qu'il avait soit frappé quelqu'un, soit détruit quelque chose. Un jour, le ballon passa par-dessus une clôture, atteignit un handicapé en pleine figure et le fit tomber de sa chaise. Une autre fois, il fracassa une vitre.

À chaque ballon détruit, nous nous cotisions pour en acheter un autre – tout le monde sauf Kayode qui, issu de cette frange indigente de la population qui proliférait dans la ville, ne pouvait se permettre de dépenser le moindre kobo. Il portait souvent un short déchiré, usé jusqu'à la corde, et vivait avec ses vieux parents, chefs spirituels de la petite Église apostolique du Christ, dans un bâtiment à un étage resté inachevé, situé dans le virage qui menait à notre école. À défaut de contribution financière, il priait pour chaque ballon, demandait à Dieu de nous aider à garder celui-ci plus longtemps en l'empêchant de sortir de la clairière.

Un jour, nous achetâmes un beau ballon blanc tout neuf, orné du logo des jeux Olympiques d'Atlanta 1996. Lorsque Kayode eut prié pour lui, nous nous mîmes à jouer, mais, au bout d'une heure à peine, un tir de Boja franchit une clôture et aboutit dans la propriété d'un médecin. La balle atomisa une vitre de la luxueuse maison,

dans un fracas qui fit s'envoler à grands battements d'ailes deux pigeons endormis sur le toit. Nous attendîmes à bonne distance, nous ménageant ainsi quelques longueurs d'avance si jamais on nous pourchassait. Au bout d'un temps interminable, Ikenna et Boja partirent vers la maison, tandis que Kayode, à genoux, implorait l'intercession divine. Lorsque les émissaires atteignirent la clôture, le médecin, comme s'il les attendait, se mit à les poursuivre, et comme un seul homme nous nous enfuîmes à toutes jambes. Une fois rentrés ce soir-là, haletants et transpirants, nous savions que c'en était fini du foot.

Nous sommes devenus pêcheurs la semaine suivante, lorsque Ikenna rentra du collège tout excité par cette idée lumineuse. C'était la fin du mois de janvier, je m'en souviens très bien, car ce week-end-là nous avions fêté le quatorzième anniversaire de Boja, le 18 janvier 1996, avec du gâteau fait maison et des sodas en guise de dîner. Ses anniversaires marquaient le « mois du même âge », cette courte période durant laquelle il rattrapait temporairement Ikenna, né le 10 février un an avant lui. Solomon, un camarade d'Ikenna, lui avait vanté les plaisirs de la pêche. Ikenna nous expliqua que Solomon avait qualifié cette activité d'expérience exaltante, mais aussi lucrative puisqu'il pouvait gagner un peu d'argent en vendant une partie du poisson pêché. Ikenna était d'autant plus intrigué que cette idée avait ranimé l'espoir de ressusciter Yoyodon le poisson. Un aquarium avait naguère trôné à côté du téléviseur, accueillant un symphysodon d'une beauté surnaturelle, une vraie symphonie de couleurs : marron, violet, pourpre et même vert pâle. Notre père l'avait baptisé Yoyodon, car c'était à peu près ce qu'Obembe avait balbutié en essayant de prononcer symphysodon, le nom de cette espèce. Mais il avait fini par remiser l'aquarium lorsque Ikenna et Boja, en un effort empathique pour libérer le poisson de son « eau sale », avaient vidé le récipient pour le remplir d'eau potable et limpide. Plus tard, ils avaient découvert

que le poisson ne s'élevait plus du fond couvert de coraux et de galets chatoyants.

Dès que Solomon eut parlé de pêche à Ikenna, notre frère se jura de capturer un nouveau Yoyodon. Le lendemain, il se rendit avec Boja chez Solomon et en revint intarissable sur tel ou tel poisson. Ils achetèrent deux cannes à pêche dans un endroit indiqué par Solomon. Ikenna les posa sur le bureau de leur chambre pour nous en expliquer l'usage. Ces cannes étaient de longues tiges de bois au bout desquelles était fixée une cordelette, semblable à un fil. La cordelette se terminait par un hameçon de fer, et c'est là, dit Ikenna, qu'on accrochait l'appât – ver de terre, cafard, miette de pain, qu'importe – pour attirer le poisson et le piéger. Dès le lendemain et durant toute une semaine, ils filèrent chaque jour après les cours parcourir le long chemin tortueux qui menait au fleuve Omi-Ala, au bout de notre quartier, pour y pêcher, en traversant une clairière derrière notre lotissement qui empestait à la saison des pluies et servait de refuge à une horde de pourceaux. Ils y allaient en compagnie de Solomon et d'autres garçons du quartier, et revenaient avec des boîtes de conserve pleines de poisson. Au début, ils nous avaient défendu d'y aller, Obembe et moi, même si notre curiosité avait été piquée par le spectacle des petits poissons colorés qu'ils avaient pris. Et puis, un jour, Ikenna nous dit : « Suivez-nous, et on fera de vous des pêcheurs ! » – et nous les suivîmes.

Nous nous sommes mis à aller au fleuve tous les jours après l'école, avec d'autres garçons du quartier, en un cortège mené par Solomon, Ikenna et Boja. Tous trois dissimulaient souvent leurs cannes à pêche sous des chiffons ou de vieux châles. Quant à nous – Kayode, Igbafe, Tobi, Obembe et moi – nous portions tout le reste, des sacs à dos remplis de vêtements de pêche, des sacs de nylon contenant des vers de terre et des cafards morts qui serviraient d'appâts, et des boîtes de soda vides dans lesquelles nous recueillions les poissons et les têtards pêchés. Tous ensemble, nous crapahutions jusqu'au fleuve, à travers les chemins broussailleux infestés d'orties mortes mais piquantes qui

flagellaient nos jambes nues et nous laissaient des zébrures blanches sur la peau. Cette flagellation que nous infligeaient les orties était en harmonie avec le curieux nom botanique attribué à la végétation dominante de cette zone : *esan*, le mot yoruba qui signifie châtiment ou vengeance. Nous parcourions ce sentier en file indienne puis, une fois ces herbes franchies, nous nous précipitions vers le fleuve comme des déments. Les plus âgés d'entre nous, Solomon, Ikenna et Boja, enfilaient leurs vêtements de pêche sales. Puis ils se campaient au bord du fleuve et tendaient leurs lignes au-dessus de l'eau pour y plonger les hameçons munis d'appâts. Mais ils avaient beau pêcher comme les hommes d'antan qui connaissaient le fleuve depuis le berceau, ils ne récoltaient généralement que quelques éperlans grands comme la paume, ou quelques morues brunes de rivière, bien plus difficiles à attraper, et, exceptionnellement, quelques tilapias. De notre côté, nous nous contentions de recueillir des têtards dans nos boîtes de soda. J'adorais les têtards, leur corps lisse, leur tête surdimensionnée et leur apparence presque informe, telles des baleines miniatures. C'est donc avec fascination que je les contemplais, en suspension sous la surface, et j'avais les doigts noircis à force de gratter la crasse grise qui lustrait leur peau. Parfois, nous ramassions des coraux ou les coquilles vides d'arthropodes morts depuis longtemps. Nous glanions des escargots en forme de spirale archaïque, une fois la mâchoire d'une bête sauvage – que nous finîmes par croire préhistorique, convaincus par Boja qui affirmait avec véhémence qu'elle appartenait à un dinosaure et la rapporta chez nous –, des lambeaux de mue de cobra abandonnés sur la berge, et tout ce que nous pouvions trouver d'intéressant.

Nous n'attrapâmes qu'un poisson assez gros pour être vendu, et je repense souvent à ce jour. C'est Solomon qui captura cette créature gigantissime, plus grosse que tout ce que nous avions pu voir dans les eaux de l'Omi-Ala. Lui et Ikenna partirent au marché tout proche, et, en à peine plus d'une demi-heure, ils étaient de retour sur la

rive avec quinze nairas. Mes frères et moi rentrâmes avec six nairas en poche, notre part de la vente, ivres de joie. Dès lors, nous nous mîmes à pêcher plus sérieusement, et à veiller tard dans la nuit pour commenter notre expérience.

Nous pratiquions la pêche avec beaucoup de zèle, comme si un public fidèle se rassemblait chaque jour sur la rive pour nous observer, nous acclamer. Peu nous importaient l'odeur croupie des eaux, les insectes ailés qui, chaque soir, formaient des essaims autour des berges, le spectacle répugnant des algues et des feuilles qui dessinaient la carte d'États instables à l'extrême bordure des eaux, où plongeaient des arbres variqueux. Chaque jour de la semaine sans exception, nous y allions avec nos boîtes de conserve rouillées, nos insectes morts, nos vers de terre en décomposition, nos tenues de chiffons et de vieux vêtements. Car nous tirions un plaisir immense de cette pêche, malgré les embûches et le maigre rendement.

Lorsque j'y repense aujourd'hui, ce que je me surprends à faire de plus en plus souvent à présent que j'ai moi-même des fils, je comprends que c'est lors d'une de ces expéditions que notre vie, notre monde a changé. Car c'est bien là que le temps s'est mis à compter, au bord de ce fleuve qui fit de nous des pêcheurs.

## 2

# Le fleuve

Omi-Ala était un fleuve redoutable :

Délaissé depuis bien longtemps par les habitants d'Akure comme une mère abandonnée par ses enfants. Mais jadis, il avait été un fleuve pur qui fournissait aux premiers villageois du poisson et de l'eau potable. Il serpentait au milieu d'Akure, le traversait de part en part. Comme bien des fleuves d'Afrique, on avait d'abord cru qu'Omi-Ala était un dieu ; les gens le vénéraient. Ils élevaient des sanctuaires en son nom, quêtaient l'intercession et la sagesse d'Iyemoja, d'Osha, des sirènes et autres esprits ou dieux résidents des cours d'eau. Tout changea à l'arrivée des colonialistes européens qui introduisirent la Bible, laquelle arracha ses fidèles à Omi-Ala ; alors les gens, largement christianisés, se mirent à y voir un lieu maléfique. Un berceau souillé.

Il devint la source de sombres rumeurs. Selon l'une d'elles, on se livrait sur ses rives à toutes sortes de rituels fétichistes. Rumeur confortée par des témoignages : on avait vu des cadavres, charognes et autres matériaux rituels flotter à la surface ou échoués sur les berges. Et puis, au début de 1995, on découvrit le corps mutilé d'une femme tout près de l'endroit où nous pêchions, démembrée, éviscérée. Après cette découverte, la municipalité instaura un couvre-feu sur les rives du crépuscule à l'aube, de six heures du soir à six heures du matin, et le fleuve fut déserté. Les incidents s'accumulèrent au fil des années,

ternissant le passé du fleuve et salissant son nom au point que, à la longue, sa simple mention inspirait le dédain. Pour ne rien arranger, une secte malfamée s'était installée tout près. Sous le nom d'Église du christianisme céleste ou d'Église des aubes blanches, ses fidèles adoraient les esprits des eaux et se déplaçaient pieds nus. Nous savions que nous serions sévèrement punis si nos parents découvraient que nous nous rendions au bord du fleuve. Mais nous n'y prenions pas garde, jusqu'à ce qu'une voisine – une marchande ambulante de cacahuètes grillées qui parcourait la ville, son plateau sur la tête – nous surprenne sur le sentier et nous dénonce à notre mère. C'était à la fin février, cela faisait près de six semaines que nous pêchions. Ce jour-là, Solomon avait ferré un gros poisson. En le voyant se tortiller au bout de l'hameçon ruisselant, nous avions bondi de joie et entonné à tue-tête la chanson des pêcheurs qu'avait inventée Solomon. Nous la chantions toujours aux moments paroxystiques, notamment la vrille d'agonie du poisson.

C'était une variation sur la célèbre chansonnette qu'interprétait la femme adultère du pasteur Ishawuru – l'héroïne du feuilleton chrétien le plus populaire du moment à Akure, *La Puissance suprême* –, lorsqu'elle était rappelée à l'Église après en avoir été bannie pour son péché. Bien que l'idée soit venue de Solomon, nous avions presque tous apporté notre contribution aux paroles finales. Ainsi, c'est sur la suggestion de Boja que nous avions remplacé « Nous t'avons attrapé » par « Nous, les pêcheurs, t'avons attrapé ». À sa profession de foi, rendant gloire au pouvoir divin d'affermir son âme contre les puissantes tentations de Satan, nous avions substitué notre pouvoir de maintenir fermement le poisson capturé au bout de la ligne, sans le laisser s'échapper. Nous étions tellement ravis de cette chanson que, parfois, nous la fredonnions à la maison ou à l'école.

| | |
|---|---|
| *Bi otiwu o ki o Jo,* | Danse tant que tu veux, |
| *ki o ja,* | bats-toi tant que tu peux, |

| | |
|---|---|
| *Ati mu o,* | Nous t'avons attrapé, |
| *o male lọ mọ.* | tu ne peux t'échapper. |
| | |
| *She bi ati mu ọ?* | Tu ne vois pas qu'on t'a attrapé ? |
| *O male le lọ mọ o.* | Impossible de t'échapper. |
| | |
| *Awa, Apẹja, ti mu o.* | Nous, les pêcheurs, t'avons attrapé. |
| | |
| *Awa, Apẹja,* | Nous, les pêcheurs, |
| *ti mu o, o ma le lọ mọ o* | t'avons attrapé, tu ne peux t'échapper ! |

Nous la chantions si fort ce soir-là, après la pêche miraculeuse de Solomon, qu'un vieillard, un grand prêtre de l'Église céleste, vint jusqu'au fleuve pieds nus, d'un pas silencieux de fantôme. Lorsque nous avions commencé nos visites au fleuve et découvert la présence de cette secte dans notre périmètre, nous l'avions aussitôt intégrée à nos aventures. Nous épiions les fidèles par les fenêtres d'acajou ouvertes de la petite église à la peinture bleue écaillée, nous singions leurs danses et leurs transes. Seul Ikenna trouvait cela blasphématoire, irrespectueux des rites d'un groupe religieux. J'étais le plus près du sentier par où arrivait le vieil homme, je fus donc le premier à le voir. Boja était sur l'autre rive, et, en l'apercevant, il lâcha sa canne à pêche et remonta précipitamment. Le point du fleuve où nous pêchions était invisible de la rue, masqué des deux côtés par de longs buissons, et on ne voyait les eaux qu'en empruntant le sentier plein d'ornières creusé dans la broussaille. Lorsque le vieil homme se fut approché par ce sentier, il s'immobilisa, remarquant deux de nos boîtes de soda calées dans les trous peu profonds que nous avions creusés à la main. Il se pencha pour examiner le contenu de ces boîtes autour desquelles planaient les mouches, puis se détourna en secouant la tête.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il avec un accent yoruba étranger à mes oreilles. Pourquoi vous criez comme une bande d'ivrognes ? Vous ne savez donc pas que la maison de Dieu est juste à côté ? » Il désigna du doigt la direction de l'église, en pivotant de tout son corps pour faire face au sentier. « Vous n'avez donc aucun respect pour Dieu, hein ? »

On nous avait appris qu'il était malpoli de répondre à une question accusatrice d'une grande personne, même si nous avions une réponse toute prête. Au lieu de répliquer, Solomon offrit donc des excuses.

« On est désolés, baba, dit-il en se frottant les paumes. Dorénavant, on s'abstiendra de crier.

– Qu'est-ce que vous pêchez dans ces eaux ? poursuivit le vieillard, ignorant Solomon pour indiquer le fleuve devenu un lit de gris bientôt noir. Des têtards, des éperlans ? Pourquoi vous ne rentrez pas chez vous ? » Il cligna des yeux, son regard erra d'un garçon à l'autre. Igbafe étouffa un rire, et Ikenna l'engueula à mi-voix en murmurant « Imbécile » ; trop tard.

« Tu trouves ça drôle ? demanda l'homme en toisant Igbafe. Eh bien, c'est vos parents que je plains. Je suis sûr qu'ils ne savent pas que vous venez ici, et qu'ils seront bien malheureux si jamais ils l'apprennent. Enfin, vous ne savez pas que le gouvernement a interdit aux gens de venir ici ? Oh, les jeunes, oh, cette génération ! » Il jeta autour de lui un nouveau regard stupéfait puis reprit : « Que vous partiez ou non, n'élevez plus la voix. C'est compris ? »

Dans un long soupir et un mouvement de tête incrédule, le prêtre tourna les talons et s'éloigna. Nous éclatâmes de rire, raillant sa tunique blanche qui battait ses flancs maigres et lui donnait l'allure d'un enfant dans un manteau trop grand pour lui. Nous nous moquâmes de cet homme peureux qui ne supportait pas la vue des poissons et des têtards (car il les avait fixés d'un œil terrifié) et de son haleine supposée fétide (même si aucun de nous n'avait été assez près pour la sentir).

« Cet homme est comme Iya Olode, la folle, s'exclama Kayode. Enfin, les gens disent qu'elle est encore pire. » Il tenait une boîte de conserve remplie de poissons et de têtards qui penchait dangereusement, et il la recouvrit de sa main pour l'empêcher de se renverser. Son nez coulait mais il ne semblait pas s'en rendre compte, et la morve d'un blanc laiteux pendait sous ses narines. « Elle passe son temps à danser dans toute la ville – surtout à danser le makossa. L'autre jour, on l'a chassée du grand marché d'Oja-Oba : il paraît qu'elle s'était accroupie en plein milieu, juste à côté d'un étal de boucher, et qu'elle avait chié ! »

Cela nous fit rire. Boja en tremblait puis, comme si le rire l'avait vidé de toute son énergie, il tomba à quatre pattes, pantelant. Nous riions encore quand nous remarquâmes qu'Ikenna, qui n'avait pas prononcé un mot depuis que le prêtre avait interrompu notre pêche, émergeait au bout de la rive, là où des pousses d'esan flétries se prosternaient vers l'eau. Il dégrafait son short mouillé lorsqu'il attira notre attention. Sous nos regards, il ôta ensuite sa tenue de pêche dégoulinante et entreprit de se sécher.

« Ike, qu'est-ce que tu fais ? demanda Solomon.

– Je rentre, répliqua brusquement Ikenna comme s'il désespérait d'entendre cette question. Je veux rentrer travailler. Je suis un collégien, pas un pêcheur.

– Déjà ? dit Solomon. Il est trop tôt, non ? On a… »

Solomon ne termina pas sa phrase ; il avait compris. Car le germe de ce qu'Ikenna commençait à manifester – un désintérêt pour la pêche – avait été semé la semaine précédente. Ce jour-là, il avait fallu le convaincre de nous accompagner au fleuve. Alors, quand il déclara : « Je suis un collégien, pas un pêcheur », personne n'osa insister. Boja, Obembe et moi – qui n'avions d'autre choix que de le suivre, puisque nous ne faisions jamais rien sans son approbation – entreprîmes de nous rhabiller aussi. Obembe rangeait les cannes à pêche dans le châle tout élimé que nous avions volé dans l'un des vieux

cartons de notre mère. Je ramassai les boîtes de conserve, le petit sac en plastique où les vers de terre inutilisés se tortillaient, se débattaient et, lentement, mouraient.

« Vous partez vraiment tous ? demanda Kayode tandis que nous suivions Ikenna, qui n'avait pas l'air désireux de nous attendre, nous, ses propres frères.

– Pourquoi vous partez tous maintenant ? insista Solomon. C'est à cause du prêtre ou à cause du jour où vous avez rencontré Abulu ? Je vous avais pourtant demandé de ne pas attendre ! Je vous avais bien dit de ne pas l'écouter ! Je vous avais prévenus que ce n'était qu'un fou, malfaisant et dérangé ! »

Mais aucun d'entre nous ne répondit ni ne se retourna vers lui. Nous poursuivîmes notre chemin, Ikenna en tête, qui n'avait à la main que le sac en plastique noir où il rangeait son short de pêche. Il avait laissé sa canne sur la berge, mais Boja l'avait ramassée et la portait enveloppée dans son propre châle.

« Laissez-les partir, entendis-je Igbafe lancer derrière nous. On n'a pas besoin d'eux ; on peut pêcher tout seuls. »

Ils commencèrent à se moquer de nous, mais la distance les rendit bientôt inaudibles, et nous nous mîmes à parcourir les sentiers en silence. En chemin, je regardais Ikenna en me demandant ce qui lui avait pris. Il y avait des fois où je ne comprenais pas ses actions ou ses décisions. Dans ce cas, je comptais essentiellement sur Obembe pour m'aider à clarifier les choses. La semaine précédente, après la rencontre avec Abulu que venait de mentionner Solomon, Obembe m'avait raconté une histoire qui, selon lui, était responsable de la brusque métamorphose d'Ikenna. Je méditais cette histoire lorsque Boja s'écria : « Mon Dieu, Ikenna, regarde, Mama Iyabo ! » Il venait d'apercevoir une de nos voisines, vendeuse ambulante de cacahuètes, installée sur le banc devant l'église avec le prêtre qui était venu plus tôt au bord du fleuve. Le temps que Boja nous alerte, il était trop tard : la femme nous avait vus.

« Ah, ah, Ike, lança-t-elle en nous voyant passer, calmes comme des prisonniers, qu'est-ce que tu viens faire ici ?

– Rien », répondit Ikenna en pressant le pas.

Elle s'était dressée, une vraie tigresse, les bras levés comme pour fondre sur nous.

« Et c'est quoi dans ta main ? Ikenna, Ikenna ! C'est à toi que je parle. »

En un geste de défi, Ikenna dévala le sentier, et nous l'imitâmes. Nous atteignîmes le tournant derrière un lotissement où une branche de bananier, cassée par un orage, s'inclinait comme un museau de marsouin. Là, Ikenna se retourna en disant : « Vous avez vu ? Vous avez vu ce qu'a provoqué votre bêtise ? Je vous avais bien dit qu'on devait arrêter d'aller jusqu'à ce fleuve pourri, mais lequel de vous m'a écouté ? » Il mit les mains sur la tête, l'une au-dessus de l'autre : « Vous allez voir, elle va sûrement cafter auprès de maman. *Vous voulez parier ?* » Il se frappa le front. « Alors ? »

Pas de réponse. « Vous voyez ? Ça y est, vous avez les yeux bien ouverts ? Oh, vous allez voir. »

Ces mots bourdonnaient dans mes oreilles tandis que nous avancions, ancrant en moi la peur que, effectivement, elle ne nous dénonce à notre mère. Cette femme était son amie, une veuve dont le mari était mort en Sierra Leone dans les rangs des forces de l'OUA. Il ne lui avait laissé qu'une maigre pension amputée de moitié par sa belle-famille, deux fils mal nourris de l'âge d'Ikenna, et un océan sans fond de besoins qui poussait notre mère à l'aider un peu de temps en temps. Oh oui, Mama Iyabo allait sonner l'alarme aux oreilles de notre mère en représailles pour nous avoir surpris à jouer au bord de ce fleuve périlleux. Nous avions très peur.

Le lendemain, nous ne retournâmes pas au fleuve après l'école. Nous restâmes dans nos chambres, à attendre que notre mère rentre. Solomon et les autres y étaient allés, espérant nous y voir, mais,

au bout de quelque temps, ils finirent par se résigner et vinrent nous rendre visite. Ikenna leur conseilla, en s'adressant particulièrement à Solomon, de renoncer eux aussi à la pêche, pour leur bien. Mais quand Solomon rejeta son conseil, Ikenna lui offrit sa canne à pêche. Solomon lui rit au nez et partit, l'air invulnérable à tous les dangers énumérés par Ikenna qui rôdaient comme des ombres autour d'Omi-Ala. Ikenna les regarda s'éloigner, en secouant la tête de pitié pour ces garçons apparemment déterminés à suivre ce chemin maudit.

Lorsque notre mère rentra cet après-midi-là, bien avant l'heure de fermeture habituelle de son commerce, nous comprîmes aussitôt que la voisine nous avait dénoncés. Notre mère fut très ébranlée par le poids de son ignorance, elle qui vivait pourtant sous le même toit que nous. De fait, nous avions dissimulé notre activité tout ce temps, caché les poissons et les têtards sous le lit superposé dans la chambre que partageaient Ikenna et Boja, conscients des sombres mystères qui entouraient Omi-Ala. Nous avions réussi à masquer l'odeur d'eau croupie, et même l'odeur écœurante des poissons morts – car ceux que nous pêchions étaient généralement insignifiants, faibles, et survivaient rarement à la nuit. Nous avions beau les conserver dans de l'eau puisée à la rivière, ils ne tardaient pas à mourir dans leurs boîtes de soda. Chaque jour au retour de l'école, nous trouvions la chambre empestant le poisson et le têtard morts. Nous les balancions avec leur boîte à la décharge d'ordures derrière la clôture de notre lotissement, à regret, car il était difficile de se procurer des boîtes de conserve vides.

Nous avions aussi tenu secrètes les nombreuses blessures subies lors de nos expéditions. Ikenna et Boja avaient fait en sorte que notre mère ne s'aperçoive de rien. Un jour, elle avait interrogé Ikenna, qui venait de frapper Obembe en l'entendant chanter la chanson des pêcheurs dans la salle de bains, et Obembe s'était empressé de lui fournir un alibi, prétendant qu'il l'avait traité de tête de cochon et mérité ainsi la colère et la raclée d'Ikenna. Mais si Ikenna l'avait frappé, c'était

parce qu'il trouvait imprudent qu'Obembe chante cette chanson à la maison en présence de notre mère, au risque de nous trahir. Et il l'avait prévenu que si jamais il réitérait sa gaffe, plus jamais il ne reverrait le fleuve. C'était cette menace, plutôt que la gifle de rien du tout, qui avait fait pleurer Obembe. Et même lorsque, la deuxième semaine de notre aventure, Boja s'était entaillé l'orteil sur une pince de crabe près de la berge et que sa sandale s'était imbibée de sang, nous avions menti et fait croire à notre mère qu'il s'était blessé en jouant au foot. En réalité, Solomon avait dû extraire la pince de la chair en demandant à tout le monde, hormis Ikenna, de détourner les yeux. Et Ikenna, furieux de voir Boja saigner à profusion et terrifié à l'idée qu'il meure d'hémorragie malgré les démentis rassurants de Solomon, avait mis en pièces le crabe en le maudissant mille fois d'avoir si grièvement blessé Boja. Notre mère était donc très peinée que nous ayons gardé notre secret si longtemps – plus de six semaines, que dans nos aveux mensongers nous avions réduites à trois, durant lesquelles elle n'avait pas un instant soupçonné que nous étions pêcheurs.

Ce soir-là, elle fit les cent pas, la démarche lourde, profondément blessée. Sans nous préparer à dîner.

« Vous ne méritez pas de manger quoi que ce soit dans cette maison, disait-elle en allant de la cuisine à sa chambre et de sa chambre à la cuisine, les mains tremblantes, l'esprit brisé. Allez donc manger le poisson que vous avez pêché dans ce fleuve redoutable et étouffez-vous avec. »

Elle ferma et cadenassa la porte de la cuisine pour nous empêcher d'aller y chercher à manger après qu'elle serait couchée, mais elle était si bouleversée qu'elle poursuivit le monologue typique de sa contrariété jusque tard dans la nuit. Et chaque mot qui sortit de sa bouche ce soir-là, chaque son qu'elle émit, s'insinua dans notre esprit comme un poison dans nos os.

« Je vais dire à Eme ce que vous avez fait. Je suis sûre que s'il l'apprend, il quittera tout pour rentrer aussitôt. Oh, je le connais, je